

LUC FERRY *Ce qui va nous sauver, ce n'est pas la décroissance, c'est l'innovation, même si elle déstabilise le monde, détruisant une partie du présent pour bâtir le futur, explique Luc Ferry. Dans son nouvel ouvrage, le philosophe cerne les dilemmes de la France face à cette révolution et lance – entre autres – des ponts inattendus entre logique capitaliste, art moderne et Union européenne. Extraits.*

Faut-il avoir peur de L'INNOVATION TECHNOLOGIQUE ?

“ **Au début, était la « destruction créatrice »* de Schumpeter...**

Qu'il s'agisse du livre au temps de Gutenberg ou de la révolution informatique aujourd'hui, les innovations techniques mettent d'abord au chômage ceux qui vivaient dans l'ancien monde. Par exemple, l'imprimerie va supprimer le travail des scribes, puisqu'un seul ouvrier imprimeur peut désormais remplacer jusqu'à deux cents copistes. Aujourd'hui, la diffusion numérique des livres et des disques remet en cause l'existence même des libraires et des disquaires. (...) Avant toute chose, il est nécessaire de se faire une idée claire des raisons pour lesquelles le capitalisme, comme l'avait déjà compris l'un des plus grands économistes du XX^e siècle, Joseph Schumpeter, nous voue de manière inéluctable à la logique perpétuelle de l'innovation pour l'innovation et, par là même, c'est tout un, à celle de la rupture, elle aussi incessante, avec toutes les formes d'héritage, de patrimoine et de tradition. (...) Comme l'écrit l'un de nos meilleurs économistes, Nicolas Bouzou, en reprenant aux conditions d'aujourd'hui l'analyse de Schumpeter :

« *La destruction créatrice secoue le corps social en permanence. Plus la croissance est forte, plus le corps social est secoué. Mais, sans croissance, les conditions de vie ne s'améliorent plus. Bien entendu, la déstructuration du corps social est proportionnelle à l'ampleur des vagues d'innovation. (...) Quand elles sont introduites, le grand public*

comprend mal leur intérêt. Ce n'est qu'après plusieurs décennies que leurs domaines d'application deviennent évidents. C'est alors aussi qu'elles génèrent des innovations secondaires, de nouveaux emplois et des salaires plus élevés. On parle alors de "synthèse créative". »

(...) Ce sont ainsi plusieurs mutations technologiques gigantesques qui se profilent. A vrai dire, elles sont déjà en marche, mais nous les discernons mal, faute de percevoir encore à quoi elles vont servir. Leurs retombées seront pourtant colossales, tant sur le plan économique que dans nos existences quotidiennes : il s'agit d'abord des nanotechnologies et des biotechnologies, qui vont bouleverser notre approche de la maladie et de la mort, mais aussi de l'informatique et des sciences cognitives : face à ces mutations technologiques, qui auront au début, pour les raisons qu'on vient de dire, des impacts négatifs sur le plan social, deux attitudes se dessinent.

Celle des théoriciens de la « décroissance » et, plus généralement, de tous ceux qui voudront conserver les structures passées, les « avantages acquis », et qui seront balayés par l'histoire ; celle de l'adaptation aux logiques nouvelles qui seule nous permettra d'en profiter, de vivre mieux, plus libres et plus longtemps, mais qui demandera des efforts considérables et qui produira aussi, pour certains, pour ceux qui seront laissés pour compte, des effets parfaitement désespérants.



« **L'Innovation destructrice** », de Luc Ferry, Plon, 138 p., 10 €. En librairie le 15 mai.



LEA CRESPI/PASCO

Voilà pourquoi il s'agit enfin de comprendre que ce n'est pas une simple « crise » momentanée que nous vivons, mais une révolution permanente qui ouvre des perspectives sans doute enthousiasmantes pour ceux qui « gagneront », mais infiniment angoissantes pour les autres, pour ceux qui sont attachés à leur petit espace de vie, à leur pré carré, à leur coin de province ou à leurs statuts en voie d'extinction et qui, on peut et on doit le comprendre, ne perçoivent que les effets délétères de la révolution permanente dans leurs existences bouleversées. (...)

Luc Ferry, philosophe, ancien ministre de l'Éducation nationale, auteur de nombreux best-sellers, publie « L'Innovation destructrice ».

L'art moderne, ou l'innovation destructrice à l'état chimiquement pur

C'est sans doute dans cet art qu'on a dit « moderne », puis « contemporain », que la logique capitaliste de l'innovation destructrice a atteint son sommet – ce qui nous permet de comprendre au passage le succès paradoxal qu'il rencontre dans le monde bourgeois et le désintérêt quasi général qu'il suscite dans ce qu'on appelait naguère encore le peuple, disons le monde ouvrier et paysan. En témoignent de manière plaisante mais hautement significative ces anecdotes ...

... récurrentes qui rapportent les mésaventures d'une malheureuse femme de ménage ayant « nettoyé » une baignoire crasseuse, débarrassé une table ou vidé un cendrier plein de mégots sans s'apercevoir qu'ils s'agissait d'un « chef-d'œuvre » de Daniel Buren, Damien Hirst ou Paul Branca.

La raison en est pourtant aussi simple que profonde : dans ce qui se présente comme la « haute culture » d'aujourd'hui, l'innovation destructrice dévoile, comme partout ailleurs, son double visage. D'un côté, l'art contemporain se veut « déconstructeur », subversif à l'égard du passé, voire révolutionnaire puisque voué à la mise en scène permanente de la « rupture » avec la tradition. Tel est son versant voué à ce que Hegel appelait la « négativité » ; mais, de l'autre, il s'affiche positif, novateur, inventif et créatif, orienté tout entier vers l'ouverture d'un avenir.

Ce sont là, bien évidemment, les deux faces d'une même médaille. La première incline l'artiste contemporain à se présenter comme « bohème », radical, un anticonformiste qui s'engage du côté du mouvement plutôt que de l'ordre ; la seconde emballe grand capitaine d'industrie, financier ou banquier, qui n'a d'yeux que pour la créativité et l'audace, pour ce qui casse les routines et sort des sentiers battus. Le grand bourgeois s'y reconnaît, l'art contemporain étant le seul dans l'histoire humaine qui lui ressemble, qui lui renvoie son image comme un miroir, bref, qui lui donne raison et le conforte dans sa logique d'entrepreneur, de créateur en constante mobilité et, par là même, en quelque façon lui aussi inscrit dans le mouvement de la révolution permanente en quoi Marx et Schumpeter voyaient l'essence de son univers, celui du capitalisme mondialisé.

Si l'artiste contemporain se dit volontiers anarchiste, et n'en rêve pas moins, comme dans la chanson, de vivre comme un millionnaire, son mécène ou son acheteur est donc, lui, plutôt enraciné dans l'élite du monde libéral. Un entrepreneur, fût-il « préoccupé par le social », n'en reste pas moins un capitaliste qui se sent flatté d'être chatouillé au bon endroit par des artistes innovants et subversifs. Ces derniers lui donnent enfin le sentiment flatteur de ne pas être un matérialiste inculte, avide de profit, mais un homme d'esprit, un ami des arts et des lettres. Finalement, il ne lui déplaît pas qu'ils critiquent en paroles son capitalisme triomphant, du moment qu'ils épousent en actes sa logique la plus essentielle, celle de l'innovation destructrice. C'est même là la source de ses frissons les plus délicieux. (...)

“L'Europe ? A certains égards, une civilisation supérieure à toutes les autres”



Des nanorobots dans les cellules du cerveau pour réparer les lésions ou détruire au laser les cellules cancéreuses.

L'Europe et le sacré

Je tiens à certains égards la civilisation européenne pour supérieure à toutes les autres, non par européocentrisme, mais parce qu'elle est la seule, comme le disait déjà Kant en 1784, dans *Qu'est-ce que les Lumières*, qui ait permis aux citoyens de sortir de l'enfance, d'accéder à l'âge adulte. Dans les théocraties qui ensanglantent aujourd'hui le monde, comme ce fut naguère encore le cas dans les dictatures totalitaires, les individus sont traités comme des mineurs. Le chef de l'Etat se prend pour un père de famille plus ou moins bienveillant, qui peut interdire aux femmes de prendre le volant ou obliger des petites filles de 7/8 ans à se marier avec des hommes mûrs qu'elles ne connaissent ni des lèvres ni des dents – je rappelle au passage que, selon un récent rapport de l'ONU, 130 millions de gamines seront ainsi mariées de force d'ici à 2020, ce qui pour elles, sur le plan sanitaire, amoureux, moral, culturel et professionnel, est tout simplement une catastrophe. L'Europe, c'est le contraire de cette horreur, c'est la civilisation de l'autonomie sur tous les plans, dans la vie politique comme dans la vie culturelle ou affective.

Or, sans cette infrastructure indispensable à sa survie qu'est l'Union européenne, si nous en revenons à la logique mortifère des nations refermées sur elles-mêmes, c'est ce continent singulier, le seul qui ait réussi à allier liberté et protection sociale, qui sera balayé par les vents mauvais qui soufflent aujourd'hui de tous côtés.

Au nom des nationalismes, la dernière guerre mondiale fit cinquante-trois millions de morts : sommes-nous certains de vouloir recommencer ? Les discours sur l'Europe devraient s'inspirer d'une réflexion de fond sur le fait que cet espace unique de liberté fut bien évidemment lié à la fin du théologico-politique, c'est-à-dire à la naissance de Parlements où l'on s'est résolu, pour la première fois dans l'histoire de l'humanité, à fabriquer les lois par et pour les êtres humains au lieu de les dériver de textes sacrés ou des caprices d'un monarque absolu. Mais il est encore un autre motif qui pourrait redonner quelque lustre à l'Union européenne : dans le contexte de la mondialisation, les leviers des politiques traditionnelles ne lèvent plus rien du tout ou peu s'en faut. Comme nous l'avons vu, le marché est mondial, mais nos politiques sont restées nationales, et cet écart se traduit par une croissance exponentielle de l'impuissance publique. Dans ce contexte,

il n'est que deux questions qui vailent : comment reprendre la main sur un cours du monde qui nous échappe chaque jour davantage ? Et pour quoi faire ? Question du pouvoir, donc, et question du sens.

Je n'y vois qu'une réponse plausible : c'est par le détour de l'Europe qu'il nous faut désormais passer pour retrouver des marges de manœuvre. Et s'il est encore un objectif grandiose en ce bas monde, c'est bien celui qui consiste à défendre et si possible étendre au reste de la planète les valeurs d'autonomie morale, politique et culturelle inventées en Europe.

En quoi c'est bien parce que je suis souverainiste que je suis fédéraliste : c'est pour redonner du pouvoir aux Etats que je défends l'Europe.

En retournant au franc et à notre solitude, nous ne ferons que préparer le terrain aux nouveaux entrants qui rêvent de nous laminer. Dépourvus des charges liées à l'Etat-providence, leurs coûts de production sont dix, vingt voire trente fois inférieurs aux nôtres. Aussi démagogiques qu'aveugles, les diatribes antieuropéennes ne cessent de gagner du terrain. Siles « pro » ne se réveillent pas, c'est la dernière idée politique digne de ce nom qui disparaîtra. (...)

Faites seulement cette expérience mentale toute simple : lisez ou relisez les utopistes du XIX^e siècle, Saint-Simon, Leroux, Fourier, Godin... Ou, mieux encore, voyez Dickens ou le vieil Hugo et ses *Misérables*. Même dans leurs rêves les plus fous, aucun de ces doux rêveurs n'aurait osé imaginer une seconde le dixième, que dis-je, le centième de ce dont chacun de nos enfants dispose aujourd'hui à sa naissance en termes de liberté de circulation, de parole, de droit à l'éducation, à la contestation, à la culture, à la santé, aux loisirs, etc. (...) Au XIX^e siècle, même les utopies les plus audacieuses n'arrivent pas, en matière de liberté des mœurs et de justice sociale, à la cheville de ce que les démocraties européennes, malgré tous leurs défauts et toutes les crises qu'on voudra évoquer, nous offrent en réalité et qui commencent à tant nous fatiguer.

Comme des nantis obèses qui n'en peuvent plus de leur abondance quotidienne, nous affectons de mépriser les principaux acquis de l'Europe. La paix, alors que nos parents, nos grands-parents et nos arrière-grands-parents en auraient rêvé ? Bof... Les droits de l'homme, qui sont bafoués, ou peu s'en faut, dans presque tous les autres pays du monde ? Pouah ! La prospérité, inégalée si l'on compare dans le temps et dans l'espace – mais à quoi d'autre comparer ? Beurk ! On voudrait encore un peu d'animation, de distraction, quelques divertissements supplémentaires.

Quand je vois la déliquescence de la culture contemporaine, d'un art qui réussit sur les marchés, non pas malgré le fait qu'il a cessé d'être beau et sensé, mais grâce à ça ; quand je vois l'état de l'éducation de nos enfants dans la sphère privée et le retour des idéologies souverainistes, nationalistes et antieuropéennes dans la sphère publique, je me dis parfois que nous ne sommes vraiment pas au niveau, que nous ne méritons pas notre propre héritage, que le côté destructeur de l'innovation l'a peut-être bien emporté sur son côté humaniste et créatif. Pourtant, je ne suis pas pessimiste. Ce sera à notre jeunesse de répondre à ces interrogations, à elle de décider si elle veut infléchir le cours de l'histoire vers le pire ou vers le meilleur. Rien n'est perdu, rien n'est encore joué. Simplement, nous sommes sur la tranche de la pièce.

■ EXTRAITS CHOISIS PAR PATRICE DE MÉRITENS

*NDLR : Le concept de « destruction créatrice » développé par Joseph Schumpeter apparaît pour la première fois en 1942 dans « Capitalisme, socialisme et démocratie ».

MATIÈRE À RÉFLEXIONS

La République côté coulisses



Conseillère en charge des relations avec le Parlement puis chef de cabinet, Stéphanie Von Euw s'est pliée, de 2002 à 2010, à l'exercice de l'Etat. La jeune élue UMP en tire ce document qui se lit comme un polar. Elle y raconte la naissance et la mort d'un ministère imaginaire dans un gouvernement fictif. Mais la précision et l'abondance de détails avec lesquels elle décrit le quotidien ont la justesse du vécu. Entre ivresse du pouvoir, urgence de l'action et tensions politiciennes, elle livre un passionnant témoignage de l'envers du décor, là où « la puissance d'un ministère se mesure à deux choses : la force de frappe médiatique d'un ministre et le nombre d'administrations sur lesquelles il a autorité ». Cet ouvrage, où perce une authentique passion de la politique, a en outre le rare mérite de ne pas en laisser un goût amer.

GUILLAUME DE DIEULEVEULT

Dans les entrailles du pouvoir, de Stéphanie Von Euw, Editions du Moment, 216 p., 17,95 €.

Maître du protocole



La vraie-fausse circulaire de Ségolène Royal enjoignant au personnel féminin de son tout nouveau ministère de ne pas porter de décolleté trop marqué a fait couler beaucoup d'encre. Mais Paul Poudade, chef du protocole d'Etat lorsque Jacques Chirac était président de la République, nous apprend qu'un de ses prédécesseurs avait dû demander à une collaboratrice du Quai d'Orsay de rallonger ses jupes d'une dizaine de centimètres : rien de nouveau sous le soleil... Diplomate de carrière, l'auteur a été, de 2001 à 2004, le responsable du service qui assure à la fois le protocole du Président, celui du Premier ministre et du ministre des Affaires étrangères. Visite de George Bush, accueil de la reine d'Angleterre, voyages en Algérie et en Chine : à mi-chemin entre grande et petite histoire, ce livre plaisant nous introduit dans les coulisses de l'Etat.

JEAN SÉVILLIA

Dans l'ombre du Président, de Paul Poudade, Michel Lafon, 254 p., 17,95 €.

A l'heure du tout numérique



PHOTOS DR

Stéphane Richard, récemment reconduit à la tête d'Orange, a été au centre d'une polémique visant l'arbitrage rendu en faveur de Bernard Tapie en 2008. Mais ceux qui voudraient un éclairage sur ce sujet ne le trouveront pas dans l'ouvrage qu'il publie aujourd'hui. Diplômé de HEC et de l'ENA, ancien directeur de cabinet du ministre de l'Economie (Jean-Louis Borloo puis Christine Lagarde), c'est en haut fonctionnaire et dirigeant d'entreprise publique, mais aussi en spécialiste des mutations technologiques en cours, que le patron de l'opérateur semi-public conduit une réflexion sur la place du numérique dans notre société. De la famille à l'entreprise et de l'Etat à l'enseignement, la santé ou la culture, tout passe dorénavant par le digital. Explorant les diverses facettes du phénomène, l'auteur en montre les dérives possibles. Il se veut donc à la fois optimiste et vigilant.

J. S.

Numériques, de Stéphane Richard, Grasset, 220 p., 17 €.